

Brèves littéraires

Brèves

Recensions

Numéro 85, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66785ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2012). Compte rendu de [Recensions]. *Brèves littéraires*, (85), 89–114.

INDEX DES RECENSIONS

Début 2012, sinon à la fin de 2011, plusieurs membres de la Société littéraire de Laval ont publié des livres ou participé à des collectifs. Tous ces ouvrages seront présentés lors d'un lancement collectif qui aura lieu en décembre 2012. Les recensions qui suivent ont été préparées par Jean-Pierre Gaudreau (JPG), Nancy R. Lange (NL), Hélène Perras (HP), Leslie Piché (LP) et Danielle Shelton (DS).

Les membres en règle de la SLL sont invités à faire parvenir leurs nouvelles publications à la Société, pour recension dans les prochains numéros de *Brèves littéraires*, quel que soit le genre, et qu'il s'agisse de publications chez un éditeur ou à compte d'auteur, d'un collectif ou d'un périodique (revue).

Voici, par ordre alphabétique, la liste des auteurs membres de la SLL dont les œuvres sont présentées dans ce numéro.

Acquelin, José. « L'homme qui a quitté ses pieds », dans « La volupté », <i>Mœbius</i> 131 / prose poétique	98
Allard, Francine. <i>L'âme inconsciente du pétoncle – Poésie à saisir sur feu vif</i> , Art Le Sabord, 2012 / poésie	108
Allard, Francine. <i>De l'eau sur le papier</i> , t. 1 « L'Heure Bleue », Trois-Pistoles, 2012 / saga	109
Allard, Francine. « Regarde-moi, Leonard », dans « Pour Leonard Cohen », <i>Mœbius</i> 133 / prose	107
Augustin, Yves Patrick. <i>Mon île est une absente</i> , L'Harmattan (France), 2012 / poésie	96
Belleau, Janick , et al. <i>3 feuilles sur la treille</i> , L'iroli (France), 2012 / haïku	100
Belleau, Janick. Dans <i>L'estuaire de nos doutes</i> , Les petits nuages, 2012 / tanka	99
Belu, Françoise. Dans <i>Confidences</i> , CLDAP, 2012 / essai	95
Berger, Maxianne (codir.). <i>L'estuaire de nos doutes</i> , Les petits nuages, 2012 / tanka	99
Bergeron, Claire. <i>Sous le manteau du silence</i> , JCL, 2012 / roman	110
Berthiaume, Laurent , et al. <i>Souvenirs oubliés</i> , Le Grand Fleuve, 2012 / microrécits	111
Bisaillon, Marcelle. Dans <i>L'estuaire de nos doutes</i> , Les petits nuages, 2012 / tanka	99
Charest, Marie-Josée. <i>Le reste du monde</i> , Les herbes rouges, 2011 / poésie	104
Charest, Marie-Josée. « Disparition... », dans « Le réel de la poésie », <i>Estuaire</i> 147 / poésie	106
Constant, Joëlle. <i>Camp-Perrin</i> , suivi de <i>Réminiscences</i> , Conel, 2011 / poésie	113
Constant, Joëlle. <i>Prières & Réflexions</i> , Conel, 2011 / poésie	113

Coppens, Patrick. <i>Je ne suis pas</i> , Tryptique, 2012 / poésie et art visuel	92
Coppens, Patrick, et al. <i>Confidences</i> , CLDAP, 2012 / poésie	95
Dagenais, Marie-Ginette , et al. <i>Souvenirs oubliés</i> , Le Grand Fleuve, 2012 / microrécits	111
D'Amour, Francine. « L'un des leurs », dans « Hommage à Jean-Guy Pilon », <i>Les Écrits</i> 134 / récit	105
Descôteaux, Diane. Dans <i>Haiku solidarity</i> , Ex ponto (Roumanie), 2012 / anthologie multilingue de haïku	102
Drouin, Claude , et al. <i>Confidences</i> , CLDAP, 2012 / poésie	95
Drouin, Claude. Dans <i>L'estuaire de nos doutes</i> , Les petits nuages, 2012 / tanka	99
Drouin, Claude (coll.). « Demain sera mieux », dans <i>Murs de soie</i> (Lisa-Marie Jolin, interprète), 2011 / chanson (CD)	101
Drouin, Claude (coll.). « Retour d'Irlande », dans <i>Les Voix d'InCabä</i> , 2012 / chanson (CD)	101
Gaudreau, Jean-Pierre. <i>Fragments de nuit</i> , Du passage, 2012 / poésie	97
Gaudreau, Jean-Pierre, et al. <i>Confidences</i> , CLDAP, 2012 / poésie	95
Jacob, André , et al. <i>Confidences</i> , CLDAP, 2012 / poésie	95
Lalonde, Jeannine , et al. <i>Souvenirs oubliés</i> , Le Grand Fleuve, 2012 / microrécits	111
Lavoie, Christiane. <i>Se libérer de la souffrance</i> , Le dauphin blanc, 2012 / essai	114
Lavoie, Denise. Dans <i>L'estuaire de nos doutes</i> , Les petits nuages, 2012 / tanka	99
Legoux, Caroline. « L'angelot », <i>YYZ</i> 108 / nouvelle	113
Minguez, Francine. Dans <i>L'estuaire de nos doutes</i> , Les petits nuages, 2012 / tanka	99
Minguez, Francine. Dans 99 <i>Haïkus</i> , Garlo, 2011 / haïku (CD)	101
Ouellette, Fernand. « Auréoler », dans « Thanatomachies et condoléances », <i>Jet d'encre</i> 19 / poésie	105
Ouellette, Fernand. « D'émois et d'appels », dans « Hommage à Jean-Guy Pilon », <i>Les Écrits</i> 134 / poésie	105
Ouellette, Fernand. « Long cours », dans « Le réel de la poésie », <i>Estuaire</i> 147 / poésie	106
Paradis, Louise. « Glissement », <i>Le Passeur</i> 29 / poésie	98
Pelletier, Luce. Dans <i>L'estuaire de nos doutes</i> , Les petits nuages, 2012 / tanka	99
Proulx, Jean-Luc. <i>Le fleuve d'or. III Rouge est ton feu</i> , coll. « Feuillet », Temps sacré, 2012 / poésie et art	103
Proulx, Jean-Luc. « Le chant des survivants », <i>Le Passeur</i> 29 / poésie	98
Provencher, Roland. Dans <i>L'estuaire de nos doutes</i> , Les petits nuages, 2012 / tanka	99

Robert dit Lafontaine, Diane. « Anecdotes des petits pour les mamies », <i>Le Passeur</i> 29 / conte	98
Roy, Réjean. <i>Les chroniques du village</i> , L'étoile de mer, 2011 / anthologie de nouvelles	112
Roy, Réjean. <i>Idylle éphémère</i> , L'étoile de mer, 2011 / roman	112
Roy, Réjean, et al. <i>Confidences</i> , CLDAP, 2012 / poésie	95
Shelton, Danielle, et al. <i>Confidences</i> , CLDAP, 2012 / photographie	94
Tousignant, Thérèse, et al. <i>Souvenirs oubliés</i> , Le Grand Fleuve, 2012 / microrécits	111
Saint-Germain, Hubert. Dans <i>L'estuaire de nos doutes</i> , Les petits nuages, 2012 / tanka	99
Scott, Mario. <i>L'une dans l'île</i> , compte d'auteur / poésie	102



Denis-Martin Chabot
Histoires du Village
 vol. 1 à 4
 Textes gais
 en réédition numérique
www.denismartinchabot.com



numérise vos livres
à bon prix

les diffuse sur 90 %
du marché mondial



 iBookstore
 +  amazonkindle

Google books

 kobo  fmac  Reader.
SONY

www.numerizar.com

contactez Gene Dion : info@numerizar.com

je ne suis pas

Monet



je ne suis pas

Piet Mondrian



je ne suis pas

Jean-Paul Riopelle



je ne suis pas

Joan Miró



mais

j'étais beau

c'est la fable de l'art
sous couleur de peinture
le désir du poète
d'émouvoir l'écriture

Patrick Coppens (p. 66)



PATRICK COPPENS
Je ne suis pas
 Triptyque, 2012, 82 p.

Patrick Coppens est un personnage coloré aux multiples talents. Il a publié de nombreuses fois chez divers éditeurs et il a

contribué à *Brèves littéraires* à plusieurs titres : directeur, auteur et artiste. Il a notamment illustré la couverture du numéro 77 et c'est ce même genre de dessins (des traits souples qui créent des surfaces remplies ou non de couleurs) qu'on retrouve dans l'album paru chez Triptyque. Mais ici l'inspiration dépasse le geste créateur spontané. Si l'on ne connaît pas Patrick, on peut se demander si sa recherche de *qui il n'est pas* constitue une insatiable quête de lui-même. Il n'en est rien : quatre de ses amis en témoignent en introduction. Pour Bernard Lévy, l'éditeur de *Vie des arts*, Patrick joue « pour mieux dévoiler qui est l'autre » (p. 10). Le photographe Gabor Szilasi décèle quant à lui un humour « relevé d'une petite pointe d'autodérision » (p. 11). Collègues poètes des Mardis de Port-Royal (son cher groupe de créateurs, qu'il a fondé et anime), José Acquelin invente pour lui les beaux verbes « figuractiver » et « mystériser » (p. 12), tandis que Frédérique Marleau le croit guidé par « la main de l'esprit » (p. 15). L'éditeur parle pour sa part d'un hommage à de grands peintres du XX^e siècle. La dernière œuvre est un autoportrait daté de 2008, intitulé « j'étais beau » ! Suit un hommage sans image à Ingres, un poème donc, dans lequel on discerne la nature généreuse de Coppens : le « bain turc », les « formes épanouies », les « poses roses des corps », une « odalisque au turban », des « bras parfumeurs », des « ogresses à cerceau » (p. 64 à 67) ; puis les modèles quittent l'atelier du peintre néo-classique, lui permettant enfin d'imposer sa présence, « pantin rompu / aux grâces / et poli par l'amour » (p. 69), jusqu'à la rencontre avec le poète lui-même : « aux tourneurs d'écriture / s'ouvre l'académie des hommes / fascinés de breloques / de colonnes et de sphinges¹ ». Un deuxième poème, « Accroc » explique très exactement, en onze vers brefs, le travail de Coppens : « spontané », nourrissant « l'espace zébré par l'éclair », un art « désireux de rester / dans l'instant qui l'engage » (p. 73). Le recueil se referme sur un bel hommage à l'artiste-poète qu'était Roland Giguère, dialogue surréaliste autour d'un tableau imaginaire. Et alors, comme le « monstre avec un zeste d'âme » (ou le « voisin familial ») qui donne la réplique au menteur de cette prose poétique, on n'a qu'un désir : reprendre au plus vite « le chemin du tableau », des tableaux, plutôt, de cet extraordinaire manipulateur de mots et de couleurs

¹ Sphinge : sphinx femelle.

saccades ignorées des vagues

Ô mers des sept douleurs qui ont
le don de recevoir
ô douces eaux cachées sous les pointes de la terre

des portes du sable comme le sel ouvert au plus charnel
des hommes

taisons-nous

anonymes naufragés de l'insolite paquebot

SAINT-JOHN KAUSS

extrait de son poème *Mers* (p. 33), jumelé
aux photographies de DANIELLE SHELTON (dont la photo du bas)



PHOTO DE **MONIQUE GAGNÉ** (p. 13) – INSTALLATION
ENTRE SAINTE-LUCE-SUR-MER ET SAINTE-FLAVIE



CAPITAINE • PHOTO DE **DANIELLE SHELTON** (p. 35)
INSTALLATION SUR LA CÔTE-NORD



FRANÇOISE BELU
 PATRICK COPPENS
 CLAUDE DROUIN
 JEAN-PIERRE GAUDREAU
 ANDRÉ JACOB
 RÉJEAN ROY
 DANIELLE SHELTON
 dans *Confidences*
 CLDAP, 2012, 48 p.

Que voilà une belle initiative de la Corporation lavalloise pour le développement de l'art photographique (CLDAP) ! Il s'agit en fait d'un concours de photographies sur le thème de la confiance, mais ouvert aux femmes seulement, avec l'idée de jumeler ensuite les photos lauréates à des poètes masculins.

Des huit photographes retenues pour la publication, une est membre de la SLL : il s'agit de Danielle Shelton, la directrice de *Brèves littéraires*, dont on découvre ici, simultanément, deux autres talents : photographe et artiste en art visuel. Elle est jumelée à Saint-John Kauss; le poète a bien senti le thème maritime, sa faune, ses naufrages et ses mythes (p. 33). Une autre photographe, Monique Gagné, sans être membre de la SLL, est une fidèle des micros ouverts « Gens de paroles ». Les deux femmes ont en commun d'avoir photographié leurs installations artistiques en bord de mer : la première sur la Côte-Nord (p. 34 à 36), la seconde au Bas-Saint-Laurent (p. 14 à 16).

Des huit poètes du recueil, cinq sont membres de la SLL. Dans sa prose poétique, Claude Drouin évoque subtilement les photos de Renée Chevalier : le corps « avant lové d'amour, maintenant levé, enfui hors de moi » (p. 9 et s. – lire les photos dans cet ordre : 2, 3, 1). Patrick Coppens a choisi pour sa part un poème paru au Sabord dans *Venez nous serons seuls*, pour faire entendre « les murmures du ruisseau » des images diaphanes de Claire Marie Gosselin (p. 17 et s.). Aux photos réalistes de Sonia Jean, prises dans un mouvoir, Réjean Roy juxtapose des mots troublants : « Je suis [...] l'antithèse / de tes espérances [...] un point de suspension entre deux mondes [...] ma solitude t'est insupportable » (p. 21). Avec « Oiseau de nuit », Jean-Pierre Gaudreau propose une lecture inspirée des images de Line Lamarre (à lire dans cet ordre : 3, 1, 2) : « Tu chuchotes un secret inaudible », « ton image écoule les paroles des livres », « une ombre s'avance [...] ses bras comme des ailes » (p. 25). Enfin, inspiré par les photos de Hela Zahar, André Jacob a écrit une prose poétique, « Confidences entre deux murs », qui « parlent et voient loin », tout en tissant « les fils secrets de [sa] vie » (p. 37).

Terminons par le début : l'introduction de la critique d'art Françoise Belu, qui révèle « la mise en scène », « les secrets » du livre. Sa réflexion sur le mot « confiance » questionne sa

racine latine *confidentia*, qui a aussi le sens de « confiance ». Or, « photographe des confidences, c'est mettre dans le domaine public ce qu'il y a de plus intime », et pour cela, il faut un lien de confiance entre le « voyeur » derrière sa caméra et le sujet (p. 7, 8). Pour acheter le livre : info@cldap.ca.

YVES PATRICK AUGUSTIN

Mon île est une absente

L'Harmattan (France), 2012, 90 p.



LP

Yves Patrick Augustin est. Il est ce poète à qui l'écriture donne corps, les mots par lesquels il traverse l'épreuve de l'exil, tantôt chargé de tous les remords, d'autres fois investi du devoir de mémoire au lendemain du grand tremblement : « ... l'île à genoux [...] / Panse ses plaies tout doucement dans ma poésie » (p. 7).

Haïti, île à la dérive, occupe tout l'espace poétique : « Je n'ai rien dans mes bagages, sinon ton image » (p. 10). La patrie et l'amante ne forment plus qu'un : « Tu es l'incarnation du rêve » (p. 15). La quête existentielle accompagne le poète : ici, il est sans histoire, et là-bas, absent. Ici, il souffre de la déchirure, de la solitude, « de la brûlure de l'exil » (p. 27).

Pour qui connaît le poète, les douleurs qui l'habitent, le nourrissent et le blessent sont presque nécessité pour qu'aboutisse le projet esthétique, comme chez le Werther de Goethe : « personne ne s'aventure dans le paysage de ses mots, / Personne. Sauf les yeux de sa mère, / » (p. 31). Mais Augustin, lui, se fragilise de poème en poème, sans parvenir à s'enraciner à même ce pays d'hiver qui est aussi le sien : « Aujourd'hui, je découvre une saison froide avec son vol léger / [...] Et je me dis que je n'ai de patrie que le rêve » (p. 46).

Le poète sait aussi prier et clamer qu'il est « du peuple [...] / Qui porte dans sa voix des éclats de soleil » (p. 51). Comme dernier remède « contre la fatalité de l'exil », il cherche la lumière auprès d'une « femme-réverbère » (p. 53) à sauver « de la solitude : « Viens habiter mon mal et mon langage, / Mon rêve et ma poésie » (p. 66). Dans le dernier poème, « l'espoir [renaît] du souffle qui s'éteint », et même si « cette clarté de résurrection » ne dure qu'« une heure », c'est suffisant pour qu'enfin « le jour soit jour » (p. 86).

N.B. À lire aussi, Haïti, *la terre qui chante*, un condensé de la rencontre poétique avec Yves Patrick Augustin, produite par la SLL au Café Le Signet, dans le cadre du Mois national de la poésie (p. 14, 15).



JEAN-PIERRE GAUDREAU
Fragments de nuit
 Éditions du passage
 2012, 80 p.

Jean-Pierre Gaudreau nous livre son quatrième recueil aux éditions du passage : *Fragments de nuit*, un voyage halluciné en terre de deuil.

*je marche avec mon père décédé une
 muraille nous entoure tables d'opération
 lits d'hopitaux fauteuils pour convalescents
 il sourit parmi les blessés indique une ouverture
 dans l'enceinte se retire et je longe les vagues jusqu'au
 moine en lotus qui contemple la mer les yeux clos sur
 le parvis choral de Bach je pousse le portail lumière [...]*
 (extrait d'une prose poétique, p. 11)

Dès la première page le ton est donné, nous sommes dans l'univers du conte, du fantastique, de l'onirique. Passé « l'embouchure de glace », la deuxième page nous fait entrer en une cité grandiose en perpétuelle transformation où le sens se réorganise dans un illogisme qui a sa propre cohérence.

Toutefois, par moments, au cœur de la profusion surréaliste, quelques lignes lapidaires condensent l'écriture comme pour nommer la douleur acérée, en un contraste éloquent.

*forêt foisonne de traces s'accomplissent des rituels dans la
 maison cerclée de peupliers* (p. 11)

ma mère / pleure / dans chaque / pièce (p. 20)

Les poèmes s'enfilent en une métamorphose constante et inquiétante proche du cauchemar, orchestrent un dérèglement du sens, un surréalisme comme si la pensée, devant l'absurde de la mort, la disparition du sens, cherchait éperdument une direction. Les passages structurés alternent avec d'autres où l'écriture se fait débâcle et évoque la dégradation du corps.

*mon fils en fugue
 titube dans les abribus
 où je vacille soliloque* (p. 28)

*il dessine un cuirassé sa tête gonfle se dénude la peau
 plisse flétrit par la vitre rouge* (p. 29)

Évoquant une guerre (contre l'acceptation de la mort ?), voici un livre au symbolisme puissant où la poésie se fait rite de passage, fil rouge reliant les fragments de sens comme elle relie les pages du recueil à couverture bleu nuit, permettant de trouver la sortie du labyrinthe dans lequel nous plonge le deuil.



JOSÉ ACQUELIN
« L'homme qui a quitté ses pieds »
dans « La volupté »
Mœbius 131, 138 p., p. 43

DS

José Acquelin signe une prose poétique plus narrative qu'à son habitude, et qui n'est pas sans rappeler certaines œuvres du peintre Magritte. L'écriture précise et concrète contraste efficacement avec le développement surréaliste du sujet. Si on a quelque difficulté à faire le lien avec le thème de la revue, on ne boude pas pour cela le plaisir. À la réflexion, la volupté est peut-être, subtilement, dans les « yeux de Terre et d'ombre portée » de l'auteur, sinon dans sa suggestion de questionner « la lumière elle-même ».

LOUISE PARADIS
JEAN-LUC PROULX
DIANE ROBERT DIT LAFONTAINE
dans *Le Passeur* 29, FQLL
36 p., p. 5, 11-13, 22



DS

La revue de la Fédération québécoise du loisir littéraire a réduit son format par nécessité économique, avant de cesser pour un temps sa publication, histoire de faire le point, puis peau neuve dans un format numérique.

En ouverture (p. 5), Diane Robert, la rédactrice en chef, livre trois anecdotes de mamies, des histoires qui font sourire. Suivent les textes des lauréats du concours 2011, dont le thème était « Au bout de la rue ». Jean-Luc Proulx, obtient le 2^e prix avec *Le chant des survivants*. « Que voir [dans la rue] qui n'a pas été vu ? [...] Qui est là qui regarde plus loin ? » (p. 11-12). L'auteur-témoin (« Je ne sais pas... Je marche... Je vois la rue... ») dialogue avec un chœur créé non pour intégrer un récitatif dans le poème, mais pour mettre en scène et déplacer des pans d'images apocalyptiques. Bref, une construction complexe, sensible.

Dans la section « Écrits des membres », un poème de Louise Paradis, *Glissement*, raconte une histoire d'amour qui se joue dans un triangle non conventionnel. Que s'est-il passé entre les deux femmes « un jour de printemps » ? (p. 22) La narratrice soulève à peine le voile, laissant son espace se charger des signes de la jalousie et de la perte inéluctable : un jeu subtil d'ambivalence quant à l'attraction vers un sexe, puis l'autre.



MAXIANNE BERGER (codir.)
 JANICK BELLEAU
 MARCELLE BISAILON
 CLAUDE DROUIN
 DENISE LAVOIE
 FRANCINE MINGUEZ
 LUCE PELLETIER
 ROLAND PROVENCHER
 HUBERT SAINT-GERMAIN
 dans *L'estuaire de nos doutes*
 Les Petits nuages, 2012, 54 p.

Un petit format (4 x 5 pouces) approprié pour ce collectif de 40 tankas de chez nous. Un petit livre donc, livré dans une enveloppe de couleur (au choix) sur laquelle est finement reproduite, en miniature, la couverture illustrée d'un lavis de Line Michaud. Cette œuvre et les quatre autres des pages intérieures renvoient sans ambiguïté au titre et à des poèmes spécifiques, tandis que le titre est emprunté à un tanka de Christine Gilliet (p. 29). La grille de montage semble fantaisiste, tantôt un alignement à gauche, le suivant à droite, ou centré. « C'est volontaire, d'expliquer Maxianne Berger, pour que l'œil ne cède pas à la paresse et demeure vigilant. » Avec Mike Montreuil, un poète d'Ottawa, elle a sélectionné quarante tankas, inédits ou non, de vingt-cinq auteurs (dont huit de la SLL). Les codirecteurs dévoilent quelque peu leurs critères dans un bref avant-propos (p. 2, 3), de nature à guider le lecteur novice en poésie japonaise : « Au Japon, le tanka est [...] composé de 31 unités de son (*mores*) en cinq fragments, sans grammaticalité obligatoire. Sa force se trouve dans la résonance produite par la juxtaposition d'éléments disparates. Et si, au pays nippon, 13 à 15 mots suffisent pour un tanka, la plupart de ceux du recueil en comptent 14 à 19, mais sans totaliser 31 syllabes. » Cette concision sert « l'essence [...] allusive du tanka » et laisse « la parole à l'espace blanc ». Si l'on examine la construction des tankas du recueil, on remarque que tous ne sont pas – loin de là – écrits selon la règle classique des deux parties, un tercet et un distique (ou l'inverse), et aucun n'applique la règle mathématique de la répartition des 31 syllabes (contrainte généralement reconnue comme non absolue, voire non applicable en français). Il reste que, pour qui apprécie davantage le tanka comportant une première partie qui est un instantané de la nature et une seconde exprimant des sentiments liés aux vers précédents, ceux de Janick Belleau sont exemplaires (ex. p. 11, 41). Le premier tanka de Francine Minguez emprunte à l'imagerie du poème occidental (« les mille parcelles / les sédiments du monde / le fragile des îles »), tandis que l'infinitif du second, incontestablement beau, demande d'être lu au présent (p. 32, 38). De la poésie aussi, métaphorique, dans le tanka de Denise Lavoie où les vers s'enchaînent : « les feuilles tombées / une

miette de temps / et déjà / le frimas... » (p. 26). Même structure sans pause pour les tankas de Luce Pelletier, que d'aucuns veraient dans des poèmes plus longs : « ni toi ni moi / n'avons de souvenirs / ici / sauf peut-être / ce reflet » (p. 48, aussi p. 5). Celui d'Hubert Saint-Germain serait-il cousin de la nanonouvelle, un genre qu'il pratique ? Très belle image, dans tous les cas, que ce tournesol qui ploie sous le poids de ses graines, tel un vieillard penché sur la terre où il est né (p. 24). Les tankas d'un Claude Drouin sensuel – « ton regard prune / je te prendrai doucement » (p. 27) – et d'une Marcelle Bisaillon active – « terminé mon tricot » (p. 34) – sont aussi construits en deux parties, la première transgressant la stricte observation de la nature dans un moment présent. De même ceux de Roland Provencher – « les légendes / deviennent outardes » (p. 21, aussi p. 15) ; à noter qu'une version différente de ce tanka a paru dans *Brèves*, dans la section rassemblant les productions de deux ateliers de poésie japonaise produits par la SLL lors des Journées de la culture 2011, le premier animé par Maxianne Berger, l'autre par Luce Pelletier (n° 84, p. 29 à 33). Bref, ce recueil témoigne d'une diversité de formes et d'inspiration au service d'une poésie brève accessible. Un charmant petit livre !

JANICK BELLEAU

dans *3 feuilles sur la treille*
L'iroli (France), 2012, 119 p.



DS

Qui sont ces *3 feuilles sur la treille* du collectif de poésie japonaise paru chez L'iroli, un éditeur de Beauvais ? Deux poètes françaises et la Québécoise Janick Belleau, dont on se souviendra qu'elle avait reçu en 2010 le Prix Canada-Japon du Conseil des arts du Canada, pour son recueil bilingue *D'âmes et d'ailes / Of souls and wings* (recension *Brèves* 84). Dans ce numéro de *Brèves*, sa collaboration prend la forme d'un tanka (p. 80) et d'un haïsha (p. 38).

Revenons à *3 feuilles sur la treille*. Ce recueil de haïkus à la couverture à rabats vert pomme, au papier glacé très blanc (non écologique, mais très agréable), illustré de délicates photographies noir et blanc de l'herbier d'Irène Dulac, est une réussite. Cependant, qu'on ne s'attende pas à trouver dans chaque poème une correspondance avec le thème botanique des images. Si les trois haïjins sont bien accrochées à la treille d'un jardin, ce qu'elles observent va au-delà et le traditionnel kigo (mot de saison) « vole en éclats comme éclate le vase plein sous l'effet du gel », pour reprendre les mots de l'éditrice isabel Asúnsolo (qui écrit son prénom sans majuscule – p. 5).

élimée
ma robe de chambre –
vieillir ensemble

(p. 53)

Si je ne boude pas ce plaisir, je confesse avoir apprécié plus encore les haïkus me faisant voyager dans le végétal : foin, pissenlits, framboisiers, noix, belle-de-jour, feuilles mortes, terre « à pleines mains » (p. 44), « senteur d'humus » (p. 60), « bouleau dégarni » (p. 62), « sur la chaussée une fleur sauvage » (p. 31), un « thé au goût d'algues » (p. 72), tout un univers en partage avec les bêtes : pigeon, araignée, marmotte, écureuil, pic, « canard plongeur » (p. 91), « outarde blessée » (p. 35), « chœur des gril-lons » (p. 77), et un chat fasciné par sa maîtresse au jardin :

de la fenêtre
le chat regarde sa télé
moi, pelle en main

(p. 84)

Et comme dans la nature, il fait tous les temps : journée grise, nuit d'été, froidure, ciel volé, neige, soleil d'octobre...

DS

FRANCINE MINGUEZ
dans 99 *Haïkus*, CD Garlo, 2011



Original, rare... Un producteur français (Garlo), un enregistrement nippon, un CD bilingue. Deux voix masculines, française et japonaise, lisent 99 haïkus avec pour accompagnement musical japonais ou occidental : percussions, instruments à cordes, bruits de la nature. Pistes 67 et 90, la flanelle et le mohair de Francine Minguez font bonne figure près de la grenouille et des cigales du maître Bashô. Des haïkus dans la tradition 5-7-5, la césure au 3^e segment et l'allusion saisonnière.

DS



CLAUDE DROUIN
corédaction de « Retour d'Irlande »
chanson du CD *Les Voix d'InCaba*, 2012
et coll. à la chanson « *Demain sera mieux* »,
sur le CD *Murs de soie, préludes*
de Lisa-Marie Jobin, 2011

Claude Drouin, que nous connaissons poète et romancier, nous dévoile son talent d'auteur de chansons. Plus précisément de collaborateur et de coauteur, pour le moment... « Retour d'Irlande » est un texte engagé sur l'idéalisme et le sacrifice de sa vie pour une cause (aussi sur *U-tube*). « Demain sera mieux » se veut un exutoire à la déprime : « Tu dois lancer ta barque / Sur les eaux du matin [...] Naviguer vers demain ».

MARIO SCOTT

L'une dans l'île

compte d'auteur, 2011, 86 p.

LP



Le titre intrigue : si l'une est dans l'île, où est l'autre ? Dès l'ouverture débute la quête perpétuelle de l'amour nouveau, du frisson initial, de l'« amour au qui-vive » (p. 67). Mais, les « fêlures » (p. 9) « des cœurs de plages blanches » (p. 12) ne sont jamais bien loin dans cette mer amoureuse.

J'ai croisé celle qui aurait pu être celle-là

(in « Blanche neige », p. 71)

Car on devient las d'errer d'île en île

afin de trouver la perle

(in « Échoué », p. 12)

Le poète, qui avoue avoir joué au « prince charmant » (p. 45), revendique le droit au merveilleux : fées, anges, princesses, sirènes aux « seins nus réchauffés et colorés par un soleil en vrac » (p. 13). Conquêtes rêvées ou réelles, il se plaît à boire dans ses mains le corps des femmes, « à s'en noyer » (in « Sable blanc et neige turquoise », p. 81). Ce Casanova qui « s'habille, beau, [et] brille » (in « Cœur qui aime », p. 30) est littéralement envoûté par tout ce qui est féminité. Dans son insatiable quête, il arrive que son passé surgisse pour enrichir une nouvelle expérience :

« Ta peau a l'odeur secrète de mes souvenirs d'amour »

(in « Naufrage », p. 49)

Mentionnons, en marge des mots, ses photographies qui le dévoilent sensible aux saisons et à la nature.



DIANE DESCÔTEAUX

Haiku Solidarity

Ex Ponto (Roumanie), 2012, 150 p., p. 24

DS

Un livre hybride roumain paru suite au tsunami du Japon exprime la solidarité d'haïkistes d'horizons divers, dont plusieurs enfants. On y trouve notes biographiques, photos, dessins et poèmes. Une page est consacrée à Diane Descôteaux : on y voit une photo d'elle animant un atelier d'écriture en Haïti et on y lit deux de ses haïkus, en anglais et en roumain, dont celui-ci (dans sa version originale française écrite lors d'une activité de la SLL au Café Le Signet de Sainte-Rose) :

*tsunami en tête –
se surprendre en train de faire
un origami*



JEAN-LUC PROULX

Le fleuve d'or. III Rouge est ton feu
coll. « Feuillet », Temps sacré, 2012, 34 p.

Entrons dans la chambre d'édition de Jean-Luc Proulx... Soignée, élégante et à tirage limité, sa collection « Feuillet », qu'il édite et distribue lui-même, réunit, nous dit-il, de courts textes en version première ou définitive, publiés un à la fois, « pour être présents. En voie... de devenir ! dans cet esprit toujours de *work in progress* propre à la création ».

La présence est le thème central de ce premier feuillet. Elle est d'abord évoquée sous forme de *Notes de mise en scène* et d'*Entractes*, sous un mode allégorique : l'épreuve du feu de la lecture publique et le regard sur cette apparition publique, le désir de l'organiser artistiquement, d'en placer les éléments afin de donner à sentir sur le mode visuel tout autant que de donner à entendre sur le mode textuel.

Il n'y a pas de rideau. Pas de noir devant. On a la vue libre. S'il y avait eu mise en scène, la voici, ce sera dit. La femme, la Dame du Haut feu. Est là. Assise. L'homme – Hegel à sa fenêtre. Est là. Il regarde. L'homme, il est celui qui apparaît par son regard. (p. 9)

L'usage particulier de la ponctuation donne un certain rythme à l'émergence de la présence. L'apparition se fait par fragments, par constatation de leur présence, par acceptation progressive du mouvement vers celle-ci, créant une résistance intérieure, intrinsèque au narrateur qui regarde seulement, ne dit qu'une seule phrase – et encore, en silence ! – : *Rouge est ton feu*. Pourtant le poème prend forme malgré le doute, l'hésitation, pour accepter finalement de s'abandonner au mouvement avec lyrisme, fusionnant avec le fleuve.

Le fleuve. Est là. On peut l'étreindre. Et. La marée retirée. Pétrir sa chair. Qui s'étend dans la lumière. Fécondée. (p. 17)

Curieusement le visuel, lui, procède de façon inverse, par disparition. Une première image, « L'Enrouleur de vagues » présente l'homme sur un fond rouge le traversant, avançant contre une résistance d'un mouvement dansant. La deuxième est une photo de vague reprenant la posture de l'homme. La troisième rappelle de façon épurée le mouvement de la vague, qui est aussi le graphique d'un coquillage. La dernière est un carré blanc : l'homme a disparu pour faire place au texte. Une œuvre en marche, donc, orchestrant de façon intéressante et sensible visuel et texte, et qui touchera tous ceux que le doute habite, ceux qui tremblent du vertige d'apparaître.



MARIE-JOSÉE CHAREST
Le reste du monde
 Les herbes rouges, 2011, 118 p.

JPG

Après un premier livre de poésie intitulé *Rien que la guerre, c'est tout*, publié aux Herbes rouges en 2010 (recension Brèves 81) et qui a été finaliste au Prix du Gouverneur Général, la barre était haute pour Marie-Josée Charest. Avec *Le reste du monde*, paru l'automne dernier chez le même éditeur, elle nous offre un ouvrage de force équivalente : intense, complexe, envoûtant.

Un couple amoureux, ce « nous » évoqué dans les textes en italiques au début de chacune des onze parties, se retrouve dans une chambre où défilent sur les murs et à l'écran du téléviseur, d'incessantes images de camps de réfugiés. Dans un paysage désertique sur fond de montagnes aux pics enneigés, des enfants, des femmes, des hommes vaquent à leurs occupations de survie : consolider les tentes numérotées, manger, dormir, jouer. Un monde de pauvreté et d'enfermement existe sous nos yeux dans le mouvement des voiles et des draps. Cela se déroule sous une lumière où l'extrême simplicité a aussi sa part de beauté : « l'ombre des montagnes / à la tombée du jour / à la nuit qui tombe / visages d'yeux d'or / les épaules / les dos / les cercles / aux débuts des veilles / constellation de portes ouvertes / sur la nuit / et sur les nids ouverts / cloués au sol » (p. 16).

L'écriture est concise, rythmée, fascinante. Elle est portée par un souffle fragmenté formé de phrases brèves et discontinues, d'énumérations, de récurrences. Tout s'imprègne de la précision du regard poétique à la fois objectif et bienveillant sur ces êtres solidaires qui déambulent : « mère fille / mère femme fille / main dans la main / huttes devant / de paille / de draps / de terre / arbres autour / carrés autour / branchages / pour le feu du soir / marche avant / dans un espace / à part / au milieu / du désert enclos » (p. 50). La vision proposée, sombre et lucide, n'est jamais désespérée.

C'est dans cet espace que le couple d'ici se déploie, comme si l'amour ne pouvait exister sans la prise en compte de la réalité douloureuse du reste du monde, pour paraphraser le titre de ce très beau livre de poésie.

Félicitations à Marie-Josée Charest, lauréate du Prix de poésie de la Fondation lavalloise des lettres 2012.
 Dans ce numéro, p. 43, 44.

FERNAND OUELLETTE

« Auréoler », dans

« Thanatomachies et condoléances »

Jet d'encre 19, 150 p., p. 51



Pour ce 19^e numéro, la revue de création littéraire (au format insolite) de l'Université de Sherbrooke a emprunté le néologisme de Philippe Murray, *thanatomachie*, y ajoutant son prolongement naturel, les condoléances. Le poème de Fernand Ouellette est dédié à son fils Jean, qui a renoncé à sa vie. Le père nomme la « peine » du fils et le « dernier effort » de celui-ci, avant la disparition. En quête d'une lueur, il écrit : « De la lumière qui passe. / Viennent la poésie, le regard de Dieu / T'extraire de la mort / Pour enfin t'auréoler. »



FERNAND OUELLETTE

« D'émois et d'appels »

FRANCINE D'AMOUR

« L'un des leurs »

dans « Hommage à Jean-Guy Pilon », *Les Écrits* 134

178 p., p. 139 à 142, 151 à 154

Avec six autres auteurs, Fernand Ouellette et Francine D'Amour rendent hommage à Jean-Guy Pilon, président honoraire de l'OBNL éditeur de la revue *Les Écrits*.

Disons tout d'abord que l'homme a œuvré aux émissions culturelles à Radio-Canada, tout comme Fernand Ouellette, et que tous deux ont contribué à la fondation de la Rencontre québécoise internationale des écrivains. Jean-Guy Pilon « s'est impliqué à plus d'un titre dans la vie littéraire québécoise », comme l'écrit Hélène Dorion dans sa présentation (p. 131 à 133), et il a été, pour plusieurs, un « poète immense ».

Si Fernand Ouellette n'a pas écrit spécifiquement sa suite poétique *D'émois et d'appels* pour Jean-Guy Pilon, elle apparaît bien choisie. Un ver du poème « Amantes » évoque Eurydice, Hélène et Béatrice « que jamais les mots n'ont abandonnées » (p. 140), pas plus qu'à l'évidence, ils n'ont abandonné Fernand Ouellette qui écrit dans son poème intitulé « L'ombre » : « Il n'y a pas de célébration [...] pour les esprits trop lourds / Que nul psaume n'entraîne... » (p. 141).

Francine D'Amour était professeure de littérature au collégial. Son hommage à Jean-Guy Pilon prend ici la forme d'un récit que tout porte à croire vécu. Ses élèves, en majorité des garçons peu motivés par la lecture, surtout lorsqu'il s'agit de poésie, doivent pourtant se soumettre à une épreuve imposée par le Ministère de l'éducation : la dissertation critique. Mais l'enseignante, s'avouant « mauvais sujet » (p. 153), décide d'innover et de modifier une question qu'elle juge trop banale. Elle les interrogera plutôt sur l'oppression et l'espoir dans deux poèmes, l'un de Roland Giguère¹, l'autre de Jean-Guy Pilon. Et voilà qu'au milieu de copies bourrées de fautes et de clichés, « trois perles émergent » (p. 153). Elle aura alors « l'idée saugrenue » d'offrir ces perles à l'un des poètes dont elle « fréquente à l'occasion le salon » (p. 154). Peu après, un colis lui est livré au cégep ; son contenu va créer un lien improbable entre les trois étudiants méritants et le grand homme à qui le récit est dédié.

DS

¹ Roland Giguère est décédé en 2003. Le récit n'est pas daté, on ne sait donc pas si l'action se déroule avant ou après sa disparition, mais il est clair que les « perles » sont expédiées à Jean-Guy Pilon.



FERNAND OUELLETTE

« Long cours »

MARIE-JOSÉE CHAREST

« Disparition... » (sans titre)

dans « Le réel de la poésie »

Estuaire 147, 180 p., p. 31, 137, 138

DS

Ce numéro d'*Estuaire* rend hommage à Paul-Marie Lapointe, un autre immense homme de lettres « qui nous laisse une œuvre, abondante et solide, qui a tracé les voies de la modernité de la poésie québécoise », comme l'écrit dans son introduction le directeur littéraire de la revue, André Roy (p. 5). Branché sur l'actualité, ce dernier qualifie le disparu d'« indigné » et, par extension, dédie la revue au complet « aux indignés du monde entier » (p. 5).

Paul-Marie Lapointe, Jean-Guy Pilon à qui rend hommage la revue *Les Écrits* (voir p. 105) et Fernand Ouellette ont tous trois travaillé à Radio-Canada (c'était la grande époque de la télévision culturelle). Dans le poème que Fernand a choisi pour l'hommage à Paul-Marie, « Long cours », les « ombres s'incrudent / sur la margette de l'âme », le « sépulcral perd la parole, / se désagrège. L'âme / s'éclaire de la lumière première / Qui lui fait grâce » (p. 23). Encore ici, un bon choix : des vers

en écho à la perception d'André Roy, marqué par « la tendresse lumineuse » de la poésie de Paul-Marie Lapointe.

Dans un poème sans titre, Marie-Josée Charest – qui n'a pas connu le poète mais a lu son œuvre et a particulièrement aimé l'exploration surréaliste et toute en improvisation de ses débuts – piste le bison, le loup, le lynx, le cougar, la loutre, l'ours, en somme « l'animal », « os », « chair et cri », « voix de l'espèce ». Des « mots de bêtes », « pour la migration des âmes », « la disparition » (p. 137).

Signalons qu'André Roy présente dans ce même numéro de la revue, le recueil de Marie-Josée Charest, *Rien que la guerre, c'est tout*, paru aux Herbes rouges et finaliste du Prix de poésie Estuaire – Bistro Leméac 2010 (recensé dans Brèves 81).

DS

FRANCINE ALLARD
« Regarde-moi Leonard »
dans « Pour Leonard Cohen »
Mœbius 133, 168 p., p. 31 à 35



Francine Allard interviewant Leonard Cohen dans les années 1990. « Le journal ne voulut pas de mon article » (p. 35), conclusion astucieuse pour laisser planer un doute sur l'authenticité du récit! Rejointe au téléphone, l'auteure confirme qu'elle a tout lu, tout écouté ce qu'il y a de disponible à son sujet. Suffisamment pour le camper avec un mélange de vénération et de cruauté : « La lenteur lui seyait comme à un autre le souffle. [...] Il avait été si beau [...] des plis s'étaient gonflés puis affaissés. » On entend « sa voix grave, si près de l'inaudible », on voit « son visage grivelé [...] serti d'yeux noirs, petits, sans grande expression », un « Humphrey Bogart sans son costume trois pièces en gabardine » (p. 31, 32). Rien n'y fait, le charme du « mauvais garçon » opère : la journaliste fond tout entière, remet crayon, carnet et magneto dans son sac.

Mais de quoi a-t-il été question ? De l'excitation entre le mamelon et la bouche, et de l'impossibilité de répondre à certaines questions, sinon peut-être à la veille de sa mort. En note (ce serait plutôt un post-scriptum), l'auteure s'étonne « qu'un si grand artiste ait pu vivre, anglophone, comme si de rien n'était, parmi une horde de Canadiens français », et confie que l'exercice de cette fiction lui a permis de comprendre « à quel point il y a, à Montréal, une culture anglophone refermée hermétiquement... » (p. 35).

FRANCINE ALLARD

*L'âme inconsciente du pétoncle**Poésie à saisir sur feu vif*

Art Le Sabord, 2012, 92 p.



De facture visuelle très agréable, le livre est lisse comme une peau de pêche sous la main. Et c'est heureux, vu le titre et la 4^e de couverture qui avisent nos sens de bien se tenir. Sans aucun snobisme, Francine Allard nous entraîne dans son univers de bouffe, de musique et d'amour. Chaque poème est dédié : un clin d'œil à un artiste, un poète, un ami...

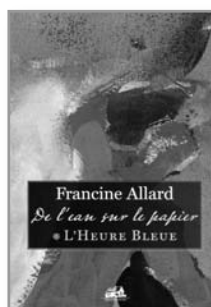
Dans un courriel à Francine, Jean-Paul Daoust parle de Rabelais¹. Ajoutons donc Bérurier le collègue imparable de San Antonio, héros mythique de Frédéric Dard, lui-même se réclamant de Céline. C'est dire l'orgie des niveaux de langage, des sujets grivois, parfois, et des thèmes qui foisonnent dans cette drôle de poélée. Autodérision, humour méchant à son propre égard, il n'y a pas à dire, la poète se révèle et nous révèle à nous-mêmes avec lucidité. Elle n'hésite ni à surfer sur les clichés convenus de l'enfant-roi ni à questionner notre inventaire généalogique, notamment dans *L'arbre est dans ses feuilles* (p. 70-72). Tiens ! dans *Les vaches broutent et de leurs grands yeux émane de la tendresse* (p. 20), on reconnaît presque Laval, l'ancienne, et pour un petit temps encore, citadine et campagnarde.

Puis, revient toujours, après quelques savants détours lexicaux, le plaisir gourmand : nommé, énuméré, chanté : *Le rap des gastrolâtres* (p. 88) mériterait d'être entendu !² Si, comme le clown, Francine Allard est parfois triste, elle n'en rira que davantage.

¹ « Je viens de lire *L'âme inconsciente du pétoncle*, et je suis sur le cul ! Magnifique ! Te dire combien je me suis délecté et ai joui de cette truculence si vive et si intelligente ! Du pur plaisir ! UN GRAND CRU ! Comme cela est rafraîchissant toutes ces calories poétiques qui débordent de la page, et qui se déversent allégrement dans nos neurones. Certes, certains textes sont plus amers, voire acides, mais le ton chasse la hargne de l'oasis luxuriant du texte. Et vlan ! comme tu le dis si bien. [...] On ne s'ennuie pas ! Et c'est déjà beaucoup. Rabelais t'aurait aimée ! [...] Et tous ces gens, ces paysages qui défilent nous emportant tendrement (oui ! oui !) avec eux. Tu as une âme généreuse Francine, et elle réveille en le secouant le duramen de l'arbre généalogique. [...] Merci de nous offrir un tel banquet où la poésie trône de façon si imperturbable, sourire en coin, prête à dévorer les convives-lecteurs... qui n'attendent que ça ! » Jean-Paul Daoust

² Francine Allard a récité ce texte lors du Festival du livre mangeable tenu à l'ITHQ en 2006 ; une production Diffusion Adage.

FRANCINE ALLARD
De l'eau sur le papier
 t. 1 « L'Heure Bleue »
 Trois-Pistoles, 2011, 443 p.



Avec cette saga, Francine Allard entend broser, dans une large fresque historique, le destin d'un Italien arrivé enfant au Québec vers 1915, avec sa grand-mère. Aux difficultés politiques et économiques du pays déserté s'ajoutent des problèmes familiaux qui vont laisser des traces, mais le petit garçon sensible va développer – d'abord en autodidacte – son talent d'aquarelliste. Les hasards de la traversée amèneront l'insolite couple à Kamouraska, dans « cette société de bonnes gens » (p. 115) qui découvrira leur langue et leur savoir-faire. Rêveur et solitaire, Adriano se liera – heureusement pour lui – à une adorable fillette de son âge. Mais adolescent, il se refusera aux premiers feux de l'amour, préférant quitter le Bas du fleuve pour Montréal où il fréquentera l'École des Beaux-Arts, puis Paris (ci-dessous, un extrait épistolaire, p. 255).

La vie s'articule autour de l'École des Beaux-Arts ici, plus qu'à Montréal, je crois. Il y a des marchands de tableaux, des petits bistrots à l'enseigne des arts, des ateliers d'artistes qui jouxtent des masures obscures, et des magasins où l'on peut acheter du bon vin pour quelques sous.

Comme genre, la saga permet d'élargir la trame de l'histoire avec plusieurs intrigues intercalées, des *flash-back*, une foule de personnages, de situations, de quêtes personnelles, de voyages; celle-ci y ajoute des discussions sur l'art. Une lettre d'Adriano à Bianca est à signaler : placée au centre du récit, elle apparaît comme une théorie sur l'art (p. 254 et s.). Avec plusieurs autres intercalées ici et là dans le récit (dont plusieurs adressées à des personnes disparues), elle apporte une agréable variété à la narration. De plus, aux multiples rebondissements de l'action, s'ajoutent une grande diversité de vocabulaire, un changement incessant de niveau de langue mêlant avec succès mots italiens et expressions typiquement québécoises. Si bien que lorsque le lecteur se retrouve à la fin dans les années 1950, après avoir partagé bien des joies et des tourments, le héros a enfin trouvé certaines réponses aux questions l'ayant assailli pendant quelque quarante ans. Il jouit d'un bonheur familial raisonnable, d'une notoriété certaine comme aquarelliste et il triomphe régulièrement aux fourneaux du restaurant L'Artiste. Bref, ce premier tome, « L'Heure Bleue » (évoquant le nom d'un parfum), représente un travail enthousiaste et non dépourvu de personnalité, le tout étayé par une bonne documentation historique. La suite se lira, dans « L'Enfer de Diderot ».

CLAIRE BERGERON
Sous le manteau du silence
JCL, 2012, 360 p.

HP



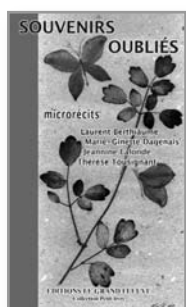
Coïncidence, au moment où *La Presse* du 5 mai faisait sa « une » avec la Journée internationale des infirmières (le 12 mai), voici *Sous le manteau du silence*, premier roman de Claire Bergeron. Si le quotidien montréalais présente une vision actuelle informative et souligne la pénurie de professionnelles, le roman raconte la vie d'une infirmière et son parcours dans le Québec d'une époque révolue. Mais pour l'un comme pour l'autre, il s'agit d'un éloge soutenu de ces femmes aussi vaillantes que méritoires et toujours estimées que sont nos infirmières.

Le roman retrace, intrigue à la clé, la vie de la jeune Rosalie Lambert, infirmière aussi courageuse en Europe au cours de la Deuxième Guerre Mondiale qu'en l'Abitibi où elle exerce sa profession en pionnière. Son histoire se déploie en quinze chapitres, dont le premier esquisse le drame à peine voilé qui parcourt l'ensemble du récit, car Rosalie porte, sous sa coiffe professionnelle, un voile invisible qui masque une profonde blessure et sa haine irrépressible d'un vieux curé plus mort que vif. Mais, ne dévoilons rien !

Sous le Manteau du silence est le récit d'une héroïne aussi jolie qu'intelligente et bien élevée, et comme il se doit, désireuse de goûter à la liberté et de servir le corps social. Si le roman adopte la facture classique de la « saga romanesque » avec sa trame dramatique à la gloire des femmes et à la honte du clergé, il est soutenu par une recherche sérieuse. Le fond historique est crédible ; en même temps que se poursuit l'intrigue et ses rebondissements, on apprend beaucoup sur le milieu du XX^e siècle dans cette région éloignée où l'auteure, elle-même infirmière, est née. On voit Rosalie comme la successeuse de Blanche, petite-fille de Caleb et infirmière de chantier dans l'Abitibi des années 1930, qui s'est battue pour obtenir un premier dispensaire.



Le roman *Sous le manteau du silence* a aussi paru chez Québec Loisirs et France Loisirs, chaque éditeur ayant sa propre couverture.



LAURENT BERTHIAUME
MARIE-GINETTE DAGENAIS
JEANNINE LALONDE
THÉRÈSE TOUSIGNANT
Souvenirs oubliés
Le Grand Fleuve, 2012, 218 p.

Voici une bien jolie mosaïque de tableaux, d'instant, de moments de vie. Sous la plume des quatre auteurs, c'est toute une époque révolue qui réapparaît en ces deux cent neuf microécrits et, avec elle, des lieux aujourd'hui transformés ou carrément disparus, tel le mythique restaurant du neuvième étage du magasin Eaton, réplique de la salle à dîner du célèbre paquebot France : « Assise le dos très droit, je mangeais comme les dames. Je n'avais pas les yeux assez grands pour tout voir. D'immenses tableaux ornaient les murs, des lampes sur pied laissaient filtrer une lumière ocre et le marbre dominait le décor », raconte Marie-Ginette Dagenais (p. 72).

Voyage en des lieux jadis chéris, voyage à rebours dans le temps. Voilà que nous goutons à nouveau avec la gourmandise de l'enfance, qu'une simple céréale de riz soufflé ou qu'une modeste soupe aux carottes redevient un festin. « Souvent, nous prenions une première bolée de bouillon et de riz. Au deuxième tour, nous allions à la pêche aux carottes. Encore entières, nous avions de la difficulté à les attraper avec la louche. Écrasées dans du beurre, c'était un vrai régal », se rappelle Laurent Berthiaume (p. 21). La précision dans la description des gestes, des attitudes – le dos droit, la difficulté à attraper avec la louche – permet de broser avec vivacité les scènes décrites ci-haut.

L'enfance, c'est aussi l'époque bénie des grandes vacances d'été, des jeux et parmi eux certains qui ne semblent pas se démoder, tel le tipi de Thérèse Tousignant : « De grandes perches disposées en cercle à la base et attachées en faisceau au sommet en formaient la charpente ; des vieilles couvertures de laine grise, les murs. À l'intérieur, des tas de branches d'épinettes pour s'asseoir. De l'écorce de bouleau en guise de plats. [...] Nous vivions à l'amérindienne. » (p. 18)

Les auteurs ont eu la bonne idée de faire alterner leurs voix, faisant du même coup alterner leurs univers singuliers et créant un effet de constellation. De cette chorale, une certaine unicité émerge pourtant à travers les reprises en échos, d'un récit à l'autre, des valeurs de l'époque, des rites. Une grande tendresse se dégage de l'ensemble, par exemple en cette scène où Jeannine Lalonde décrit les bateaux circulant dans le canal

Soulanges et ce capitaine qui faisait retentir la sirène du sien, nous dit-elle, pour sa sœur qu'il courtisait. « Très jeune, j'ai compris que des voies bien tracées peuvent mener aux grandes eaux. Et que les bateaux ont la faculté de se lamenter d'amour » Magnifique image (p. 20).

Rappelons que les mêmes auteurs, alors regroupés sous le vocable Les Oxymorons (Monique Joachim et Christiane Lavoie ont depuis quitté le groupe), avaient fait paraître en 2007, chez le même éditeur, un premier recueil lui aussi à compte d'auteur, intitulé tout simplement *Cent onze micronouvelles* (recension *Brèves* 77).

RÉJEAN ROY

Idylle éphémère

Les chroniques du village

L'étoile de mer, 2011, 143 et 156 p.

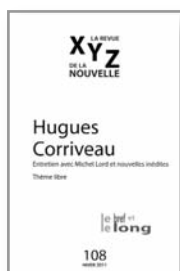


HP

Ces deux parutions de Réjean Roy sont inspirées du même propos : la difficulté d'aimer dans le milieu homosexuel mâle.

Dans le roman *Idylle éphémère*, le lecteur fait la connaissance d'un gai souffrant toutes les peines du monde dans son désir d'une union stable. Homophobie et violence conjugale, abandons et beuveries, manigances et mensonges, instabilité et violence s'étalent dans l'univers de Pierre, un personnage naïf, énamouré d'un bisexuel profiteur. Dix-sept courts chapitres avec de nombreux dialogues crus où les baisers de Judas se répètent à un rythme effréné.

Les Chroniques du village, seconde parution de Réjean Roy, est composé d'une vingtaine de courts textes dont l'action se déroule dans le même milieu, chacun mettant en scène des personnages différents. L'impétuosité des rencontres, entre gais, travestis, lesbiennes, bisexuels, n'explore certes pas le meilleur de ces univers. L'aveuglement, la passion irrépressible, voire le machiavélisme des motivations laissent croire que les amours homosexuelles sont surtout faites de liaisons fugaces, capricieuses ou trompeuses, et qu'elles sont bien promptes à dérapier dans la violence. La crudité du langage est omniprésente, certains passages sont à signaler où se côtoient étrangement des expressions du plus bas niveau de langue et des rappels de l'éducation chrétienne de l'auteur. Dans les nouvelles, les narrations sont rapides, les descriptions sexys, les chutes toujours bien ménagées. Quatre d'entre elles avaient paru dans le collectif *Apparences trompeuses*, aux éditions de L'arc-en-ciel littéraire (recension *Brèves* 84).

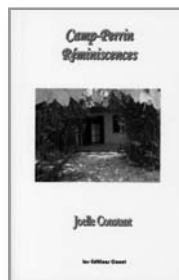


Caroline Legoux publie « L'angelot » dans XYZ, une revue spécialisée dans un seul genre littéraire, la nouvelle (une règle non absolue : on trouve un entretien dans ce numéro). Une soirée en famille est privée du père, retenu à Londres par le « nuage de poussières volcaniques en provenance d'Islande » (p. 60). Cet homme a le don de se trouver sur les lieux des catastrophes : « ... à New York le 11 septembre, à Toronto au moment de la crise du SRAS, à Athènes lors d'une tempête de neige » (p. 60). Des reflets d'un drame intime qui, avec la force d'un volcan, se rappelle à sa femme et à ses enfants de plus en plus souvent seuls à la maison. L'auteure signe là un texte bien construit et bouleversant.

JOËLLE CONSTANT

Prières & Réflexions

et *Camp-Perrin*, suivi de *Réminiscences*
 Conel, 2011, 70 et 78 p.



Née en Haïti, à Camp-Perrin, Joëlle Constant est poète, conseillère financière et pasteur à Laval. Ses deux recueils sont préfacés par Saint-John Kauss, un membre de l'Église l'Aquarium. Dans le premier, un livre de prières et de réflexions de la collection « Souffle divin », le préfacier fait remarquer qu'il « n'existe dans la littérature haïtienne que quelques poèmes ou quelques vers d'inspiration chrétienne » (p. 6). L'auteure a-t-elle voulu combler ce vide ? Dans la première partie du recueil, chaque poème-prière est annoncé par un exergue extrait des Saintes Écritures, d'où la culture haïtienne est tout autant absente que dans les textes de l'auteure. Sans doute a-t-elle choisi un langage universel à la portée de tous. La première partie du deuxième recueil, *Camp-Perrin*, est une suite de poèmes biographiques, certains teintés de politique. À signaler, l'écriture de « Nos cours d'eau » (p. 11 à 14) : « Tiens-toi où tu veux / Et vite, tu percevras le bruit sourd / De l'un ou de l'autre ». Et aussi « Dam Sara, Femme d'Haïti » (p. 39 à 41) : « Toi qui déambules / Au ras de la Ravine / Ton panier bien assis sur ta tête ». La deuxième partie, *Réminiscences*, est une narration en prose de la vie de l'auteure en Haïti, évoluant en considérations philosophiques, le tout séquencé par une efficace ritournelle : « C'était comme hier... »

CHRISTIANE LAVOIE

*Se libérer de la souffrance*¹

Le Dauphin blanc, 2012, 328 p.

HP



Le livre de Christiane Lavoie n'est pas une lecture de distraction, mais un ouvrage sérieux qui interpelle les personnes en quête de bonheur, de paix intérieure. *Se libérer de la souffrance* questionne nos antécédents, ceux qui nous gâchent la vie et nous minent de l'intérieur. L'auteure, une professionnelle de la consultation, établit une distinction claire entre la douleur et la souffrance et, par des explications simples, nous fait voir la primauté de ce qui est, sur ce que nous croyons devoir être. Elle dépeint nos limitations comme celles de personnes qui se connaissant mal, n'ont pas une juste vision, s'écoutent peu ou s'accrochent à des images d'elles-mêmes qui les autodévorent. Elle condamne les incessantes ruminations de nos tourments. À réfléchir à tout et à rien en même temps, nous nous retrouvons encombrés de pensées inutiles et nous perdons la maîtrise de notre existence.

Il faut savoir prendre acte des errances de l'écho de notre moi intérieur – sorte de masque surimposé –, pour s'en délester. Par de longues et lentes respirations profondes, nous pouvons parvenir à vider notre être des perceptions extérieures et des pensées emmêlées d'émotion, pour ensuite ressentir vivacité et bien-être : la souffrance s'efface, laissant le champ libre à l'émergence de la conscience et à la reconnaissance de la liberté reconquise. Se produit alors une ouverture sur la paix, la joie et l'amour : les objectifs supérieurs de la vie. Il faut toujours se rappeler que le corps sert de soupape de sécurité : quand nous ne réglons pas nos problèmes, il tombe malade. En somme, l'œuvre tout entière se présente comme un remède moral, un « anti-inflammatoire » contre la souffrance.

Plusieurs graphiques illustrent les concepts sur lesquels l'auteure fonde ses explications théoriques. Comme en consultation, Christiane Lavoie ne manque pas d'introduire, fort à propos, de nombreuses séances d'exercice, de détente et de méditation, comme autant d'heureuses pauses, sans oublier toutes les citations ciblées qui émaillent l'ouvrage, comme autant de fleurs cueillies chez ses auteurs préférés. Bref, il s'agit là d'une publication utile.

¹ D'abord, on s'arrêtera sur le titre et l'emploi du pronominal réfléchi « se libérer », comme signal de ne pas attendre d'être libéré, mais de le faire soi-même. Ensuite, sur le déterminant universel « la », qui rappelle une reconnaissance implicite de l'universalité de la souffrance, expérience commune à tous. On notera la bibliographie d'ouvrages récents.